

Cinquante-septième année

Août 1879.

LE JOURNAL DES ENFANTS



EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

MODES

Les pardessus de fillettes, indispensables au bord de la mer, ou à la campagne, sont toujours la jaquette en beige, en laine vigogne gris ou bleu marine, sans aucune garniture; rien que deux piqures. Une double rangée de boutons ferme la jaquette recroisée de côté; il y a un grand colchâle et de hauts parements cloués de boutons; poches de côté et pochette de poitrine.

Pour les enfants de trois à cinq ans nous avons le *Florentin*, manteau long, droit devant avec la couture cintrée au dos et sous les bras; il boutonne tout du long, fermé par une double rangée de boutons de nacre; il est garni de deux collets fuyant vers les épaules; une cordelière de soie à glands, fixée à chaque couture du dessous des bras, plus bas que la taille, se noue au milieu derrière en rosace élégante et retombe presque au bas de la jupe.

GRAVURE COLORIÉE

N° 1. — *Petit garçon de 4 à 5 ans.* — Costume en cachemire double, ou en petit drap gris. Le devant, boutonné au milieu, est coupé dans le bas sur le côté et est complété par une petite jupe plissée qui continue derrière; puis ce devant est recouvert d'un paletot ouvert et attaché à la taille seulement. Le dos, à petits côtés remontants jusqu'à l'épaule, est demi ajusté et retombe sur la jupe plissée. (Voir la feuille des patrons imprimés.)

N° 2. — Costume en piqué blanc garni de broderie anglaise, pour enfant de deux à quatre ans. Les broderies entourent la jupe et simulent un paletot; col et revers pareils à la robe.

Nos. 3 et 4. — Fillette de 8 à 10 ans. — Costume en étoffe de fantaisie, composé d'une jupe garnie d'un volant tuyauté puis d'une tunique plissée, légèrement drapée derrière et ornée de bouclettes en rubans. Corsage-jaquette, ouvert devant sur un plastron de faille et garni de larges revers tournant derrière en collet rond. (Voir la feuille de patrons.)

N° 5. — Costume-blouse plissé devant et derrière, pour petite fille de 5 à 6 ans. — Il se fait en toile ou en mousseline; le devant est traversé par une bande d'étoffe ou un galon; le même ornement se répète autour de la jupe et traverse le costume en manière de ceinture, pour maintenir les plis et marquer une longue taille.

N° 6. — Costume de petit garçon, en drap bleu marine. — Pantalon maintenu au genou. — Veston-blouse, croisé devant et resserré à la taille par une ceinture en cuir fauve.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

N° 1. — Costume de matelot en sergé bleu gen darmé galonné de laine ciel. — Le pantalon, court et bouffant, est arrêté au genou. Bottines en cuir jaune. Chapeau marin en paille bleue, orné d'un ruban ciel.

N° 2. — Petit garçon de trois ans. — Blouse en toile à plis creux devant, encadré de deux plis plats; cette blouse est dépassée du bas par un plissé; ceinture posée à mi-corps; grand col rabattu; manche à parement.

Nos 3 et 5. — Costume de petite fille, vu de face et de dos. — Robe en mousseline de laine gris perle; gilet-plastron en soie rose, avec biais; poches et parements en satin rubis; un plissé tout autour en bas; le dos ajusté par trois coutures. Gilet Louis XV, boutonné tout du long, encadré d'un biais qui fait angle vers le bas du devant et continue tout autour. Une patte clouée de boutons de nacre, monte sur la couture du dos; poche ornée d'un bouton à chaque extrémité; parement en pointe même style; le col fuit devant, est carré derrière. Lingerie en batiste plissée; balayeuse dépassant le tour de la jupe.

N° 4. — Petite fille de quatre ans. — Robe en popeline de soie crème, plissée du bas; la basque, ouverte au bas du dos, est encadrée d'une broderie anglaise qui remonte au plastron; même garniture au col et au parement croisé.

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

Nos 1 et 2. — Costume du petit garçon, représenté sur la première figure de la gravure coloriée. — Le devant, forme Princesse, boutonne dans le milieu, puis il est recouvert d'une seconde pièce formant un paletot à revers; le dos continue en paletot, et retombe sur une jupe plissée.

Nos 3, 4 et 5. — Corsage-jaquette pour fillette (troisième et quatrième figures de la gravure coloriée). — Le devant ouvre en revers ronds sur un plastron de faille, et le bas est échancré; le dos, ajusté, a des petits côtés qui s'arrêtent à l'emmanchure.

N° 6. — Pantalon pour le costume de petit garçon, représenté sur la gravure coloriée (sixième figure). — On le resserre au genou avec un caoutchouc.

Nos 7 et 8. — Veste marine pour le costume de garçon. — Elle est courte, large, boutonnée sur la poitrine en croisant avec deux rangs de boutons; l'encolure se termine par un biais d'étoffe montant en poignet droit.

N° 9. — Manche à coude, servant pour les trois costumes.

Nos 10 à 13. — Jupon de petite fille, pour mettre avec les robes anglaises. — Le devant, Princesse, ajuste avec des pinces: le dos a des petits côtés qui tombent jusqu'en bas, tandis que le milieu, à taille longue, se complète par une jupe plissée à plis plats; petite manche courte.

Nos 14 et 15. — Corset en coutil, pour petit garçon. — Il sert à soutenir les jupons au moyen de trois ou quatre gros boutons posés à la hauteur de la taille, et s'adaptant à de grandes boutonnières pratiquées à la large ceinture du jupon.

N° 16. — Ceinture pour jupon de petit garçon. — Nous ne donnons pas le patron du jupon, car il se compose simplement d'une pièce droite, plate devant et plissée derrière à plis couchés.

N° 17. — Jupon à taille longue pour petit enfant. — Le corsage, droit, boutonne dans le dos, et se complète par une jupe plate devant et plissée derrière.

Les personnes qui désireraient recevoir d'autres patrons que ceux publiés dans le journal auront à nous envoyer 1 fr. 50, en un mandat de Poste, pour chaque modèle demandé.

JOURNAL DES ENFANTS

VOYAGES ET AVENTURES

DU CAPITAINE MAGNUS

AU

PAYS DES BÊTES

(Suite.)

Pendant que j'examinais ce site enchanteur, un coup de vent malencontreux enleva ma casquette, qui disparut bientôt à mes yeux ; et, malgré les recherches les plus minutieuses, il me fut impossible de la retrouver. Je rentrai donc désolé de cette perte, et cela d'autant plus que j'avais placé dans la coiffe de ma casquette des papiers précieux pour moi et quelques billets de banque, mon unique fortune.

Guillaume me consola de son mieux. Il me rendit un peu d'espoir en me disant qu'il était impossible que rien fût perdu dans le pays et que je n'avais pas à craindre les voleurs, puisque nous étions seuls.

Comme il achevait ces mots, maître Jaco entra, et vint sans façon se poser sur un meuble, où se trouvait ma montre. Je n'y fis pas attention ; mais bientôt un éclat de rire de Guillaume me fit tourner la tête, et je vis mon malin perroquet qui s'était emparé de ma montre et jonglait avec ce précieux bijou, le consultant gravement du regard comme s'il eût voulu savoir l'heure qu'il était !

Ma première idée fut de me lever et de m'emparer de ma montre, mais Guillaume me retint en me disant tout bas : laissez-le faire ! il n'y a pas de danger !... Jaco est très adroit !... il n'y a pas de tours qu'il n'exécute, et puis il serait capable de s'envoler avec ! En effet, quelques instants après, Jaco remettait tranquillement ma

montre à la place où il l'avait prise et se livrait à d'autres exercices.

Après ce petit incident, Guillaume me prévint qu'il désirait me faire voir le pays dans une grande partie de son étendue.

J'acceptai avec empressement et lui dis que je serais prêt le jour qui lui conviendrait, mais que pour le moment je n'avais qu'un seul désir, celui de retrouver ma malheureuse casquette.

Mais les jours et les semaines se passèrent, et, de casquette, point !

L'ami Guillaume m'avait fabriqué une espèce de chapeau en joncs tressés, et je vous assure, mes enfants, qu'il n'était point fait pour me faire oublier ma chère coiffure.

Souvent je faisais des excursions seul et bien armé, laissant Guillaume vaquer aux soins du ménage et de la cuisine ; il ne m'avait plus reparlé de ses projets, et, en attendant sa décision, je m'aventurais à quelques kilomètres seulement afin de ne point m'égarer, et toujours à la recherche de ma petite fortune.

Une après-midi, harassé par la chaleur d'un soleil tropical, je m'étendis à l'ombre d'un arbre et m'endormis, quand tout à coup je me sentis lécher doucement le visage et entendis une petite voix me dire :

— Réveille-toi ! car tu cours un grand danger.

J'ouvris alors mes yeux tout grands et vis, à mes côtés, une charmante petite biche qui, les pattes de devant pliées, continuait ses caresses et ses conseils.

— Oui, je te le répète, me dit-elle, tu cours un grand danger, car tu t'es couché sous le mancenillier !

A ce mot de *mancenillier*, je me levai précipitamment, car, en effet, cet arbre,

dont les fruits et le suc sont des poisons violents, donne la mort à tout imprudent qui s'endort sous son feuillage.

Cette charmante petite biche venait donc de me sauver la vie, en me lèchant la figure pour me forcer à me réveiller. Je la remerciai avec une vive émotion et je ne savais quels termes employer pour lui témoigner ma reconnaissance, lorsqu'elle m'interrompit en me disant :

— Rappelle-toi, ami, le jour où, lors de ton arrivée dans ce pays, tu nous as délivrés, mes camarades et moi, d'une mort certaine, lorsque nous étions retenus prisonniers dans la caverne des méchants carnassiers.

— Comment ! m'écriai-je, chère petite biche, tu étais donc du nombre des prisonniers ?

— Oui ! et tu dois comprendre que si j'ai eu le bonheur de te secourir aujourd'hui, moi et les miens nous sommes encore loin d'avoir acquitté notre dette de reconnaissance envers toi.

En entendant ces douces paroles, je ne pouvais me lasser d'admirer ce gentil petit animal à la désinvolture élégante, et qui réunissait la grâce, la gentillesse et la bonté, lorsque je vis accourir joyeusement vers nous une foule de quadrupèdes, qui me firent l'accueil le plus enthousiaste en me prodiguant force caresses et en m'appelant leur sauveur.

Parmi eux, je reconnus des cerfs, des biches, des zèbres, des antilopes, des rennes, des yaks du Thibet et un guanaco ou lama des Andes péruviennes qui, resté un peu en arrière, marchait péniblement, ayant failli être dévoré par une panthère, qui l'avait affreusement blessé. C'était cette nouvelle attaque qui avait décidé ces bons et paisibles animaux à émigrer leurs sombres et dangereuses forêts, pour venir habiter le pays de Kakatoès.

Je les engageai à venir habiter encore plus près de nous, où ils seraient plus à portée d'être secourus.

A mon retour, je racontai à Guillaume l'aventure qui m'était arrivée.

— Vous avez eu raison, fit Guillaume ; mais il y a mieux à faire : Un jour, nous commencerons une battue dans la partie de forêt fréquentée par ces mauvais carnassiers, et, en quelques combats, nous en aurons débarrassé la contrée.

Puis il me conduisit au bord d'un petit lac, véritable aquarium, dont l'eau limpide me permit de voir au fond une de ces prairies en miniature composée de *fucus*, vulgairement appelé *varech*, où paissaient et jouaient une foule de poissons de toutes sortes, au milieu d'étranges et brillants parterres d'anémones, d'œillet, d'actinies ; puis aussi d'algues, sur lesquels le petit poisson *épinoche* suspend son nid, semblable à ceux des oiseaux, et le remplit de ses œufs.

A la vue de ces poissons, je demandai sérieusement à Guillaume s'il n'avait jamais éprouvé de remords en mangeant ces aquatiques ? — Certes, non ! me répondit-il, et je ne me suis pas fait faute d'en manger, car ce ne sont que des bestioles qui ne sont bonnes qu'à cela, n'ayant pas même d'instinct ; et, fort de son opinion, il jeta un filet qu'il avait suspendu aux branches d'un saule et se mit en devoir de pêcher une friture, ce qui fut fait en quelques minutes, tant le poisson était abondant ; puis nous rentrâmes, et quelques minutes après nous étions à table.

A peine étions-nous installés que Jaco s'écria : — Ah ! voici Margot ! — Et nous vîmes, en effet, venir à nous, tout en trotinant sur ses longues pattes, une pie, dont l'habit, qui ne manquait pas d'une certaine élégance, était cependant négligé. Sa robe noire aux reflets mordorés était mal soignée

et son plastron, qui aurait dû être toujours d'une blancheur éblouissante, était sale aussi et poudreux. L'aile courte, la patte vulgaire, le bec conique, l'œil d'un gris bleuâtre dénotant l'astuce, le vol, la ruse ; en un mot, tous les sentiments malfaisants : tel était le portrait de Margot, qui cependant était un des grands personnages de la cour de *Plume-Patte*, remplissant tout à la fois les rôles de factotum, d'ambassadeur et de chargé de toutes les affaires embrouillées.

Margot nous salua d'un air hypocrite et nous dit que son maître, l'illustre *Plume-Patte*, l'envoyait pour nous présenter ses compliments et nous inviter à dîner le lendemain.

— Sois la bienvenue, Margot, pour la bonne nouvelle que tu nous apportes aujourd'hui, car toi, l'oiseau de malheur ! ça n'est pas ta coutume !..... — Ah ! ça, dis-moi, vieille criminelle, continua Guillaume, n'as-tu pas trouvé, en furetant selon ton habitude, la casquette de mon ami le capitaine Magnus, ici présent ? — Les galons d'or qui ornent cette coiffure ont dû faire briller de convoitise tes vieux yeux gris, et je suis certain que tu l'as cachée dans quelque repaire connu de toi seule.

— Oh ! non, je n'ai rien trouvé, foi de Margot !...

— C'est ce que nous verrons plus tard. En attendant, amie Margot, vous ferez nos compliments à Sa Majesté *Plume-Patte*, votre maître ; vous lui direz que nous sommes enchantés de son invitation et que nous serons exacts au rendez-vous.

Margot prit alors congé de nous, en trébuchant de son air le plus grave. Quand elle fut un peu éloignée, nous la vîmes s'envoler pour regagner son gîte : gîte que nous eussions bien voulu connaître, afin d'y rechercher la susdite casquette. Mais

Jaco, avant de s'en retourner, lui aussi, nous promit de découvrir la retraite de Margot, et nous rentrâmes très-heureux de cette promesse et presque certains de rentrer en possession de ce que nous cherchions avec tant d'anxiété.

XIII

Chez les *Plume-Patte*. — La Pie voleuse. — Je retrouve ma bienheureuse casquette. — La légende du Grand Trésorier du Royaume.

Le lendemain matin, dès l'aube, nous quitions ce que nous appelions notre *cottage* pour parcourir le royaume de Kakatoës.

Nous marchâmes quelques heures. Pour ma part, je ne pouvais me lasser d'admirer cette partie de la forêt dans laquelle je rencontrais à chaque pas, soit des fleurs, soit des arbres qui me rappelaient cette belle France qu'il ne me serait peut-être plus permis de revoir : — belles et chères fleurs qui transportèrent ma pensée près de ceux que j'avais tant aimés. — Ces fleurs, c'étaient des *pervenches*, des *glayeuls*, des *soucis*, des *narcisses* et des *iris*. — Là aussi fleurissaient des *compagnons*, au rose si vif, des *jacinthes* au bleu sombre. Plus loin, de pâles *scabieuses*, des roses *flosculis*, puis des *orchis* aux teintes diverses. — De tous côtés la suave odeur du *muquet* nous arrivait et les fragiles fleurettes de l'*alleluia* se montraient à travers leur élégant feuillage.

Mais où j'éprouvai une joie d'enfant, ce fut, mes amis, en retrouvant de belles et grandes *marguerites* blanches ! Alors, comme au bon temps de ma jeunesse, j'en cueillis quelques-unes et en effeuillant leurs larges pétales, je disais en pensant au pays :

— Le reverrai-je ? ne le reverrai-je pas ?.....

Et, comme quelquefois le doux oracle se prononçait pour le *oui*, je souriais à ma foi naïve qui me faisait espérer!

Quelques arbres étaient aussi de ma connaissance. Parmi eux je reconnus le *hêtre* aux feuilles vertes et aux bonnes petites faïnes, fruit que chez nous on mange en automne; le chêne, le pin, dans la veine duquel coule la résine avec la sève; le *poirier* sauvage; le châtaignier et aussi le noisetier, dont les fleurs aux chatons jaunes viennent avant les feuilles et se changent en ces fruits que vous connaissez tous, mes enfants, et que vous croquez à belles dents lors de vos promenades dans les bois.

— Oh! oh! s'écria tout à coup Guillaume, l'ouragan a passé par ici! — Pourvu qu'il n'ait pas causé de dégâts! — Le moment du reste serait bien choisi, car nous pourrions probablement rendre quelques services à ces braves petits amis.

Mais, ajouta Guillaume, retirons-nous un peu à l'écart; il est temps de déjeuner, avant de nous rendre chez notre vieux Plume-Patte pour dîner. Quand je dis pour dîner, vous devez bien penser qu'un tel dîner d'oiseau n'est qu'une plaisanterie, car il ne consistera qu'en fruits, noisettes ou autres babioles semblables. Prenons donc un acompte solide avant cela.

Aussitôt dit, aussitôt fait; et, quelques minutes après, nous étions assis sur l'herbe au milieu d'un épais fourré, et nous déjeunions de fort bon appétit.

Nous nous remîmes en marche au milieu de magnifiques fougères arborescentes, de superbes palmiers, de magnifiques caféiers et autres plantes qui m'étaient inconnues, et aux noms fort difficiles à retenir.

Je ne pouvais me lasser d'admirer le délicieux paysage qui se déroulait devant moi, lorsque maître Jaco vint familièrement se poser sur mon épaule.

— Te voilà! c'est bien, mais tu aurais dû arriver plus tôt pour déjeuner avec nous.

— J'avais autre chose de plus sérieux à faire, fit Jaco, d'un air important et mystérieux.

— Bah! et quoi donc?

— Je vous ai promis de découvrir le gîte de Margot.

— C'est vrai, et en faisant cela tu me rendras un grand service.

— Eh bien, c'est fait!.....

— Comment! tu as déjà réussi?

— Oui, reprit Jaco; et, comme Margot se méfie toujours de moi, je ne vous accompagnerai pas! mais soyez sans crainte, je me cacherai de telle façon qu'elle ne pourra m'apercevoir. Quant à vous, gardez-vous bien de vous laisser suivre par Margot, car tout serait manqué.

Quelques instants après nous approchions du but de notre excursion, et déjà nous apercevions les massifs qui entouraient la demeure du vice-roi Plume-Patte, lorsque nous vîmes à quelques pas de nous Margot qui, majestueusement posée en travers du chemin, guettait notre arrivée.

Après les compliments d'usage, Margot nous demanda si Jaco n'était pas venu avec nous.

Sur notre réponse, qu'étant partis au petit jour, nous n'avions pas vu notre perroquet, elle parut se rassurer et, d'un air plus dégagé, elle nous guida vers le palais du vice-roi.

Avant d'y arriver il nous fallut traverser une douzaine d'allées plantées de beaux arbres, où les habitants perchaient la nuit, mais qui, prévenus de notre arrivée, s'étaient cette fois réunis par groupes sur la route pour être plus à portée de nous bien voir. C'étaient ces allées que Margot appelait la capitale du pays.

A peine avions-nous fait une centaine de

pas que nous fûmes surpris par un vacarme effroyable, provenant de tous les piaulements, de tous les cris et de tous les accents gutturaux en usage chez la gent ailée. On eût dit que des milliers de singes et de perroquets se livraient bataille.

— Quel est ce vacarme? demandai-je.

— Oh! ce n'est rien, fit Margot, ce sont les approvisionneurs et les bécasseaux qui font leur besogne : — quand Plume-Patte reçoit des étrangers; comme c'est un grand honneur pour tous les habitants, il est juste qu'une partie des frais de réception soit à leur charge; aussi le vice-roi ordonne-t-il une visite chez ses sujets. Alors, un détachement des plus forts perroquets, accompagné de quelques bécasseaux combattants, font une inspection et accaparent sans façon tout ce qu'ils ont jugé digne de figurer sur la table du grand chef. — Naturellement, ceux qui se voient enlever ce qu'ils ont de meilleur ne sont pas contents, et ils poussent de vrais cris d'*ara* en fureur! — Leurs voisins en font autant. — C'est alors que les terribles bécasseaux tombent sur les braillards à coup de bec, et les réduisent ainsi au silence.

— Mais, me direz-vous, mes chers enfants, qu'est-ce que c'est qu'un bécasseau-combattant.

Le *bécasseau* est un peu moins gros qu'une poule, et on l'a surnommé combattant parce qu'il a toujours l'air de partir en guerre. — Sa vie n'est qu'une rixe perpétuelle! Il est taillé pour la lutte, et comme armé de pied en cap. Son bec est une épée; son large plastron de plumes s'arrondit comme un bouclier; ses hautes jambes flexibles et nerveuses, infatigables, plient, rompent, avancent avec une dextérité et une vigueur incomparables. Il est toujours prêt à se battre. — Voilà le bécasseau! — Aussi ne serez-vous pas étonnés, mes amis,

d'apprendre que les bécasseaux formaient non-seulement la garde d'honneur de l'illustre vice-roi Plume-Patte, mais encore qu'ils étaient chargés de la police de son gouvernement.

Nous arrivâmes à une clairière parsemée de fleurs, comme celles que j'avais déjà vues précédemment, et sur laquelle était située l'habitation de Plume-Patte.

Ce palais consistait en une charmille d'un aspect élégant et pittoresque. A son extrémité s'élevait une petite grotte naturelle, enjolivée de fleurs rares et de guirlandes de verdure, sous lesquelles on distinguait de nombreux perchoirs.

Le vice-roi n'étant pas encore de retour d'une inspection qu'il avait été obligé de faire, nous en profitâmes pour visiter le jardin qui entourait la charmille et où la flore du pays, entretenue par de petits ruisseaux rafraîchissants, étalait ses trésors. Le palmier aux larges feuilles, le figuier épineux de Barbarie, le citronnier et l'oranger aux fruits d'or, et jusqu'au *cactus*, y tenaient une place distinguée.

Jamais je n'avais vu de *cactus*! Guillaume m'en fit remarquer un, et voici la description qu'il m'en donna :

— Le *cactus*, me dit-il, est originaire du nouveau monde. Beaucoup de voyageurs ont décrit les impressions que leur ont causées la nouveauté et la beauté de ce végétal, à forme de colonne ou plutôt de cierge, qui, quoique dépourvu de feuilles, nuance de vert le flanc des collines. — J'en ai vu au Mexique et en Californie, ajouta Guillaume, qui atteignaient la prodigieuse hauteur de quinze à vingt mètres! Cette plante vit si longtemps qu'on l'emploie souvent à marquer les limites, non seulement des propriétés privées, mais encore les frontières des Etats différents d'Amérique, pays où le *cactus* est tellement impérissable qu'il est impossible d'évaluer son

âge, tant il diffère de peu d'apparence dans une période de trente ans.

Au moment où Guillaume terminait sa description, Margot vint nous prévenir que le vice-roi était de retour. Nous rentrâmes alors dans la charmile, où Plume-Patte nous reçut avec la plus grande cordialité et nous fit ses excuses de nous avoir fait attendre; puis, nous ayant conduit au bord d'un charmant petit bassin autour duquel le diner était servi, il nous fit asseoir sur l'herbe : Guillaume à sa droite et moi à sa gauche. Les autres invités se placèrent suivant leur rang.

Mais la place d'honneur, de l'autre côté du bassin, vis-à-vis du vice-roi, était réservée à un superbe *Argus*, oiseau de l'espèce du faisan, originaire des îles Philippines, et que j'ai su être le premier conseiller de Plume-Patte. — La tête et le cou de cet argus étaient nus, mais couverts d'une peau irisée rouge passant au bleu par des changements très-curieux. Sa collerette était frisée, découpée; ses plumes brillantes, constellées d'œils par rangées; ses ailes comportaient des plumes de toutes couleurs : bleues, rouges et blanches. C'était encore un des plus beaux oiseaux que j'eusse rencontré dans mes excursions! — Il paraissait jouir de l'affection de son maître et d'une grande prépondérance sur tous les autres invités. Son air affable et intelligent avait gagné à première vue notre sympathie.

Plume-Patte, lui, était un vieux perroquet gris et rouge, naturellement de la famille des kakatoès, puisqu'il était l'oncle paternel du grand Kakatoès. Quant à son âge, nul ne le savait : les plus anciens habitants l'avaient toujours connu, et Guillaume m'avait assuré qu'il devait avoir au moins deux cents ans, ce qui ne m'étonna pas, car je savais que les perroquets comme les corbeaux vivent très longtemps. Mais je

vous assure que Plume-Patte portait très gaillardement son âge.

A ce banquet, je reconnus les mêmes espèces d'oiseaux que celles que j'avais déjà vues chez Kakatoès, à l'exception de quelques oisillons, amis et cosmopolites, tels que notre joyeux pinson, notre gentil chardonneret, notre gai rossignol, notre semillant roitelet, notre joli bouvreuil et le gracieux linot à calotte rouge, si commun dans les environs de Paris.

Mais, ce qui me réjouit encore plus le cœur, ce fut de retrouver notre ami le turbulent pierrot qui, sans se soucier de ses voisins, prenait imperturbablement ses ébats dans un lit de sable fin, à peine séché de la rosée du matin.

Le diner, ou plutôt la collation, car vous pensez bien, mes enfants, que des perroquets, si gros et si beaux parleurs qu'ils soient, ne pouvaient nous offrir des biftecks, des côtelettes, ou même une simple omelette au lard!

Donc, la collation consistait en fruits les plus rares et les plus beaux. En voici le menu, autant que je puis me le rappeler :

Oranges; — Citrons, de la Médie; — Figues, de Syrie; — Pêches, de la Perse; — Abricots, de l'Épire; — Pommes, Prunes et Groseilles, de l'Italie; — Cerises, de l'Asie Mineure; — Grenades, de l'Afrique; — Ananas, de l'Inde; — Puis des Olives; des Goyaves, fruit semblable aux poires fondantes; et enfin des Raisins magnifiques, ce fruit de la vigne, qui certes n'est pas à dédaigner.

Les noix, les noisettes, et aussi des petites noix de coco, étaient le manger favori des invités, qui ne s'en firent pas faute.

Par une attention délicate, Plume-Patte nous avait fait servir de petits cornets très-artistement fabriqués, ma foi, avec des feuilles, pour boire tout à notre aise un mélange d'eau et de miel ou, à notre choix,

l'eau limpide qui remplissait le petit bassin devant lequel nous étions assis.

Mais ce qui me parut le plus extraordinaire, et ce que je trouvais vraiment délicieux, c'était une espèce de *gâteau de miel* conservant encore sa cire. Sortant tel de la ruche et séché au soleil, ce gâteau, je le répète, me parut délicieux. Il est vrai que, dans ma position, je n'avais pas le droit d'être difficile, et il est probable qu'aujourd'hui je n'en voudrais pas manger.

Le repas était très gai, mais une chose m'inquiétait : c'était de ne pas voir Margot figurer parmi les invités, où son grade d'ambassadeur devait lui donner droit. — Que pouvait-elle être devenue ?

J'allais en demander l'explication à Plume-Patte, lorsque Margot apparut, non pas avec l'air imposant qui sied à un ambassadeur, mais avec les allures d'un humble serviteur. Cependant, en nous voyant, Margot surmonta son embarras, nous fit un petit signe d'intelligence et procéda à ses fonctions d'officier de bouche. Le vice-roi la suivait des yeux avec un regard de complaisance, qui exprimait à la fois du mépris et une espèce d'admiration naïve, puis il me dit d'un air confidentiel :

— Si vous recevez Margot chez vous il faudra vous méfier d'elle : c'est une rusée coquine ! j'en ai fait mon factotum, et, si je la garde à mon service, c'est qu'il me serait impossible de trouver un agent plus intelligent pour la remplacer ; mais je ne la laisse jamais aller seule à mon grenier d'abondance, parce qu'elle vole tout !..... Je n'avais pas besoin de cette confiance pour être fixé sur le compte de Margot qui, comme toutes ses pareilles, devait avoir la bosse du vol.

Le dîner se passait de la façon la plus charmante et la plus cordiale, car, chez Plume-Patte, et malgré sa vieillesse, on

s'y sentait à l'aise et on pouvait se croire chez soi : tout était gai et joyeux, et contrastait singulièrement avec la morgue et l'absurde étiquette de la cour du grand Kakatoès.

Je me levai et portai un toast à l'illustre Plume-Patte qui nous donnait si cordialement l'hospitalité. L'argus répondit, au nom de son maître, qu'il était heureux d'avoir des alliés aussi bons et aussi fidèles que nous et qu'il espérait que nous continuerions comme par le passé à protéger les Plume-Patte, auxquels leur illustre chef avait bien voulu donner son nom.

Le dîner était fini. Nous primes congé du vice-roi, de l'argus et de tous les invités, qui nous reconduisirent avec de grandes démonstrations d'amitié jusqu'au bout de la clairière, où les curieux étaient maintenus par un cordeau de bécasseaux-combattants ; puis nous nous séparâmes ; et, comme Margot voulait nous suivre, nous lui dîmes, pour nous en débarrasser, que notre intention était de traverser le pays des carnassiers.

A ces mots, Margot, terrifiée, nous tourna brusquement le dos et rentra au palais.

Nous continuâmes alors tranquillement notre route, non sans nous retourner de temps à autre, pour nous assurer que nous n'étions pas suivis.

A peine avions-nous fait deux cents pas que Jaco nous appela et s'envola dans une direction opposée à celle que nous suivions. Nous nous empressâmes de changer notre itinéraire, et de prendre l'allée que nous indiquait notre guide. Un quart d'heure après nous entrions dans un chemin creux et désert, qui nous conduisit à un terrain sombre et marécageux, où s'élevaient quelques peupliers. Alors Jaco nous montrant un nid perché aux plus hautes branches d'un de ces arbres, nous dit : voici la demeure de Margot.

A la vue de ce nid si haut perché, je commençais à désespérer de pouvoir y atteindre lorsque Jaco, avec son laconisme habituel, me tira d'embarras :

— Rien dans le nid, dit-il, cherchez ailleurs !.... Ce que nous fîmes. Et nous parvînmes enfin à retrouver ma bienheureuse casquette, cachée dans un buisson sous un amas de feuilles sèches. Mon premier mouvement, vous le pensez bien, fut de chercher sous la coiffe si mes papiers y étaient toujours, et, jugez de ma joie, lorsque je fus bien convaincu qu'ils étaient intacts et que rien n'y manquait. Ma petite fortune était sauvée !

Notre entretien roula alors tout naturellement sur l'heureuse découverte, puis sur Margot, et nous convînmes, si elle venait à parler de ma casquette, de feindre le plus grand chagrin de ne pas la retrouver, afin d'éviter que cette maudite pie ne vint fureter chez nous pendant notre absence. De plus, nous nous entendîmes avec Jaco afin qu'il lui parlât dans le même sens, chaque fois qu'il la rencontrerait.

Puis, la beauté des sites qui nous entouraient amena naturellement la conversation sur la fertilité extraordinaire de ce pays.

— Mon cher capitaine, me dit Guillaume, cette fertilité est due aux détritrus d'arbres et de plantes qui ont formé depuis longtemps dans cette contrée une enveloppe de terreau prodigieuse. Mais cette luxuriante végétation qui vous étonne n'est rien, comparativement à celle des contrées voisines que je vous ferai visiter un jour, et qui malheureusement sont peu habitables parce que les carnassiers s'en sont emparé. Dans ces parages, l'arbre à pain, le mûrier à papier, le bananier et le cocotier couvrent le penchant des collines, bordées à leur base de cannes à sucre, de gardenias à fleurs odoriférantes, de tabac et de gigantesques fougères. De loin en loin, des

cascades à demi voilées par le feuillage se précipitent du haut des mornes et entretiennent dans les vallons une délicieuse fraîcheur qui contribue, non seulement à vivifier les plantes, mais aussi à entretenir une paresse que l'on ne trouve que très rarement chez les autres habitants, non perroquets. Ainsi, dans ce pays, les perruches seules vaquent aux soins des approvisionnements et autres détails, tandis que les perroquets restent tout le long du jour à flâner au frais sous la feuillée, ou dorment sur les branches touffues qui leur offrent un abri contre les ardeurs du soleil.

Il y a chez eux, comme chez nous, de grands causeurs et de grands phraseurs qui bavardent comme de vrais perroquets qu'ils sont. Leurs récits interminables roulent toujours sur les exploits de leurs ancêtres. Il s'en rencontre aussi qui, comme partout ailleurs, sont plus avancés que les autres et racontent ou improvisent des légendes, toujours attentivement écoutées. Ceux-ci, ce sont les savants. — C'est ainsi que j'ai entendu un jour, un perroquet réciter une légende très populaire ici. Jaco la connaît encore mieux que moi, et je ne doute pas qu'il veuille bien nous la raconter ce soir.

AUGUSTE WARÉE.

(La suite au prochain numéro.)

LA JOIE DE LA MAISON

(Suite.)

A l'issue du déjeuner, on fit une course dans le parc, autant pour favoriser la digestion que pour mettre Jules à même d'utiliser ses bottes et son fusil de chasseur.

Madame de Bernay, toujours gracieuse,

s'était surpassée ce jour-là en faisant les honneurs de chez elle. Elle avait à ce point multiplié les jeux et les surprises, que cette journée de plaisirs avait passé comme un éclair, quand vint l'heure de la séparation.

Malgré leur résignation apparente, le fermier et la fermière n'avaient pas cessé une minute de songer à ce triste moment. La situation de fortune où leur fille adoptive allait se trouver, loin d'adoucir leur chagrin, le rendait plus amer. Ils se disaient que cette situation ne pouvait que l'éloigner d'eux et de leurs enfants.

La douleur que Marie et le petit Jules allaient ressentir les préoccupaient. Ils ajoutaient bien, pour se consoler, que les enfants s'y habitueraient plus vite qu'eux, par cette simple raison que les impressions sont plus fugitives à leur âge ; que d'ailleurs ils se reverraient souvent, n'étant, après tout, séparés les uns des autres que par une lieue de distance... Ils faisaient encore beaucoup de raisonnements semblables. La route était si belle de la ferme des Champeaux au château de la Roche, qu'on pouvait la parcourir à pied en moins d'une demi-heure et, par conséquent, on pouvait chaque jour se retrouver ensemble.

Cela était de la dernière évidence et, néanmoins, cette préoccupation leur faisait deuil ; plusieurs fois dans la journée, ils avaient dû essuyer furtivement leurs yeux qui s'emplissaient de larmes, par la crainte qu'il ne continuât pas à en être ainsi.

De son côté, la tante de Marinette n'était pas sans appréhension en songeant à l'effet que cette séparation allait produire sur sa petite nièce.

A vrai dire, elle avait l'espoir que toutes les joies, toutes les distractions que sa fortune lui permettrait de donner à la petite fille, la familiariseraient plus vite avec sa nouvelle existence.

La journée s'était écoulée à travers ces émotions, et madame de Bernay hésitait à prendre la parole.

Le fermier comprit son embarras, et, se levant tout à coup de son siège, il dit résolument :

— Allons, Marie et Jules, il faut songer à retourner à la ferme.

— Tu entends, Marinette, dit Marie.

— Marinette va rester quelques jours au château avec madame de Bernay, dit vivement la fermière, après avoir fait un grand effort sur elle-même pour prononcer ces simples paroles.

Les trois enfants se regardèrent avec étonnement.

— Oui, cela est bien convenu, et j'espère que ma petite Marinette ne s'y opposera en aucune manière.

— Mais papa et maman ! Mais Marie et Jules ! s'écria Marinette, qui n'avait jamais vécu un seul jour loin de ceux qu'elle venait de nommer avec tant de spontanéité.

— Eh bien, ils retourneront à la ferme, où nous irons bientôt les revoir, dit madame de Bernay.

— Mais, objecta Marinette, dont cette nouvelle bouleversait toutes les idées, je ne pourrai pas aller à l'école avec Marie.

— Ne vous inquiétez pas de cela, vous l'y accompagnerez au premier jour, ma chère enfant, répondit madame de Bernay.

— Et puis qui est-ce qui fera apprendre et répéter ses leçons à Jules, reprit obstinément Marinette, que l'idée de rester seule avec madame de Bernay semblait effrayer un peu ; tu sais bien, maman, qu'il ne veut jamais les répéter avec Marie.

— Bah ! il s'y fera pour quelques jours, dit vivement le fermier, qui sentait la nécessité de brusquer les choses.

— Non !... dit Jules, je veux que Marinette vienne.

— Et moi aussi, dit Marie.

— Allons, mes enfants, dit sévèrement la fermière, prenez les joujoux que madame a eu la bonté de vous donner et embrassez-là, tout en la remerciant du plaisir qu'elle nous a procuré à tous. Quant au reste, cela ne vous regarde pas. Marinette restera, puisqu'il a été décidé qu'elle resterait; n'est-ce pas, ma chère fille?

— Oui maman, balbutia l'enfant les yeux baissés et le cœur gros.

— C'est bien, chère petite, soit tranquille, je ne te rendrai pas malheureuse, dit madame de Bernay en serrant chaleureusement les mains du fermier et de la fermière.

Le break qui était allé le matin prendre les invités à la ferme des Champeaux, vint de nouveau se mettre à leur disposition. Quelques minutes plus tard, il reprenait au grand trot le chemin de la ferme.

Sultan, voyant que Marinette ne reprenait pas sa place dans la voiture, était revenu jusqu'à trois fois la tirer par sa jupe pour lui faire remarquer qu'elle s'oubliait, et il avait fallu les appels réitérés de son maître pour le décider à suivre la voiture.

Madame de Bernay et Marinette les regardèrent s'éloigner pendant un moment.

— Maintenant, viens, ma chère enfant, dit madame de Bernay à sa petite nièce.

Et elle l'emmena dans sa chambre, où elle lui prit les deux mains dans les siennes pour la regarder plus à son aise.

Enfin elle est à moi, pensa-t-elle.

IV

Marinette était si complètement désorientée, qu'elle restait muette et immobile, n'osant pas regarder madame de Bernay, et ne pouvant s'expliquer pourquoi elle avait été retenue au château, pendant que

Marie et Jules étaient repartis pour la ferme.

— Tu ne me dis rien, Marinette? M'en voudrais-tu, par hasard, de t'avoir gardée auprès de moi? Réponds.

— Mais non, madame, murmura la petite fille, qui eût volontiers répondu le contraire.

— Alors, explique-moi pourquoi tu as tout à coup cessé de rire?

— Mais non, madame.

— Mais si, mon enfant, je le vois bien... Est-ce que je te fais peur?

— Du tout, madame.

— Et si cependant je devenais ta mère?

— On ne peut avoir deux mamans, répondit simplement Marinette.

— On peut avoir sa petite mère et sa grand'mère. On peut avoir de même sa tante et sa grand'tante.

— Moi, je n'ai que maman et papa, et puis ma sœur et mon frère...

— Tu te trompes, ma chère enfant, tu as aussi une grand'tante... et cette tante, c'est moi, moi qui t'aime de tout mon cœur.

Madame de Bernay avait espéré que la riante installation du château émerveillerait sa petite nièce, et que par suite elle oublierait plus vite la chambrette blanchie à la chaux qu'elle partageait avec sa sœur à la ferme des Champeaux. Mais Marinette n'était pas vaniteuse et elle ne fit aucune attention à ce qui l'environnait.

— Eh bien, tu ne dis pas même bonsoir à ta grand'tante?

— Bonsoir, madame, murmura Marinette qui se tourna immédiatement du côté du mur.

Madame de Bernay resta encore un moment auprès d'elle, puis, la croyant endormie, elle se retira sur la pointe des pieds.

— Chère petite, se dit-elle, elle a un trop excellent cœur pour se séparer sans

chagrin de ceux qu'elle a exclusivement aimés jusqu'ici.

Puis elle ajouta en elle-même :

— Les premiers jours seront pénibles, mais avec le temps on vient à bout de bien des choses.

Il était déjà tard, et bientôt tout le monde dormait au château de la Roche, à l'exception cependant de Marinette, qui pleura silencieusement une partie de la nuit. Elle ne s'endormit, vaincue par la fatigue, que vers deux heures du matin.

Le sommeil de la pauvre enfant s'était dès lors prolongé jusqu'à huit heures, et ce sommeil l'avait d'autant plus reposée qu'elle s'était tout à coup retrouvée en rêve au milieu de la ferme des Champeaux.

Elle avait fait ensuite, toujours en rêve, une partie avec Marie et Jules, et ne s'était réveillée qu'au moment où Sultan la conduisait gaiement à l'école en compagnie de sa sœur.

Par malheur, en rouvrant les yeux, elle s'était vite aperçue qu'elle était loin des siens.

Madame de Bernay eut un serrement de cœur en la retrouvant aussi peu résignée que la veille.

Comment ! ma chère petite, voilà que tu recommences à pleurer. Mais ce n'est ni gentil ni raisonnable.

— Je voudrais voir maman, reprit de nouveau la petite fille avec la ténacité qui distingue l'enfance.

— Tu la reverras, ainsi que Marie et Jules, sois tranquille à ce sujet.

— Je veux la voir tout de suite.

— Cela ne se peut pas, ma chère enfant. Allons, lève-toi, fais ta toilette ; je vais t'y aider, nous déjeunerons ensuite et puis nous irons nous promener dans le parc, comme hier.

— Oui, mais hier, maman et papa, ainsi que Marie et Jules étaient avec moi,

tandis qu'aujourd'hui je suis toute seule.

— Et moi, tu me comptes pour rien ? Je suis ta tante, et une tante c'est presque une mère.

Marinette, qui ne pouvait encore se mettre une pareille vérité dans la tête, garda de nouveau le silence.

La toilette de l'enfant terminée, madame de Bernay la prit par la main pour la conduire dans la salle à manger, où l'on servit d'excellent café à la crème et une très bonne brioche pour émietter dedans.

Marinette mangea du bout des lèvres, et seulement pour céder aux sollicitations réitérées de sa tante.

Madame de Bernay suivait tous ses mouvements avec une tristesse visible.

On se leva de table pour se rendre dans le parc.

Il faisait un admirable temps. Mais ni le beau soleil, ni la fraîcheur du matin, ni le parfum des fleurs, ne pouvaient distraire Marinette du profond chagrin qui s'était emparé d'elle, depuis le départ de ses parents adoptifs et de ses petits compagnons.

Malgré sa bonté et sa douceur habituelles, malgré la gaieté de son caractère, la petite fille ne pouvait trouver une parole à répondre à sa tante.

Dans sa promenade forcée à travers le parc, elle ne s'était arrêtée qu'une fois sur un point élevé, dominant la route qui conduisait à la ferme des Champeaux, et elle s'était reprise à pleurer.

Madame de Bernay avait dû l'arracher de cet endroit qu'elle s'obstinait à ne pas quitter.

Au second déjeuner, elle avait absolument refusé de prendre aucune nourriture sous le prétexte qu'elle n'avait pas faim.

Sa tante, ne sachant plus quel moyen employer, fit atteler, et envoya sa femme de chambre à la ferme pour informer

madame Roger de ce qui se passait, et la prier instamment de lui confier Marie et le petit Jules pour quelques jours, espérant que la présence de ses petits amis rendrait Marinette à son état naturel. Réunis pendant plusieurs jours, elle se résignerait sans doute plus facilement à rester au château, où elle prendrait de nouvelles habitudes.

Une heure plus tard, la femme de chambre ramenait triomphalement Marie et Jules.

La petite nièce de madame de Bernay ne les vit pas plus tôt arriver que son visage s'éclaira, et qu'elle courut se jeter dans leurs bras.

— Et papa et maman ? demanda-t-elle.

— Ils vont très bien, répondit Marie, et ils nous ont recommandé de t'embrasser beaucoup pour eux.

— Ah ! ils vous ont recommandé cela ? dit Marinette attendrie.

— Ils ont dit aussi que tu sois bien gentille avec madame, que tu l'aimes de toutes tes forces.

— Oui, oui, reprit Marinette sans même se retourner vers sa tante.

Puis elle ajouta vivement :

— Puisque nous voilà tous ensemble, nous allons jouer dans le jardin.

Marie regarda madame de Bernay, comme pour lui demander son approbation sur ce point.

— Allez, mes chers enfants,.... Mais auparavant, vous avez peut-être faim ?

— Oh ! non, madame, car nous sortions de déjeuner quand on est venu nous prendre à la ferme, répliqua Marie.

— C'est égal, on va vous servir quelques gâteaux, et vous ne descendrez au jardin qu'après les avoir mangés.

Quand cette petite collation fut terminée, madame de Bernay laissa les enfants libres de courir dans le parc. Seulement, quand

Marinette fut près de la porte, elle lui dit.

— Eh bien, fillette, tu ne viens pas m'embrasser ?

— Si, madame dit, l'enfant, qui, cette fois, s'exécuta de fort bonne grâce.

— Allez maintenant, soyez bien sages, et surtout ne vous échauffez pas trop.

— Non, madame.

— Chère enfant, la voilà guérie, se dit madame de Bernay.

Les enfants jouaient sous les arbres.

La femme de chambre raconta alors à sa maîtresse que Marie et Jules, qui, ne pouvant se faire à l'absence de Marinette, bien qu'elle ne datât que de la veille au soir, pleuraient tous deux ensemble dans un coin de la ferme lorsqu'elle y était arrivée. La fermière avait perdu patience à leur prodiguer des consolations inutiles.

— Alors, vous l'avez trouvée dans les meilleures dispositions pour répondre à la demande que je vous avais chargée de transmettre ?

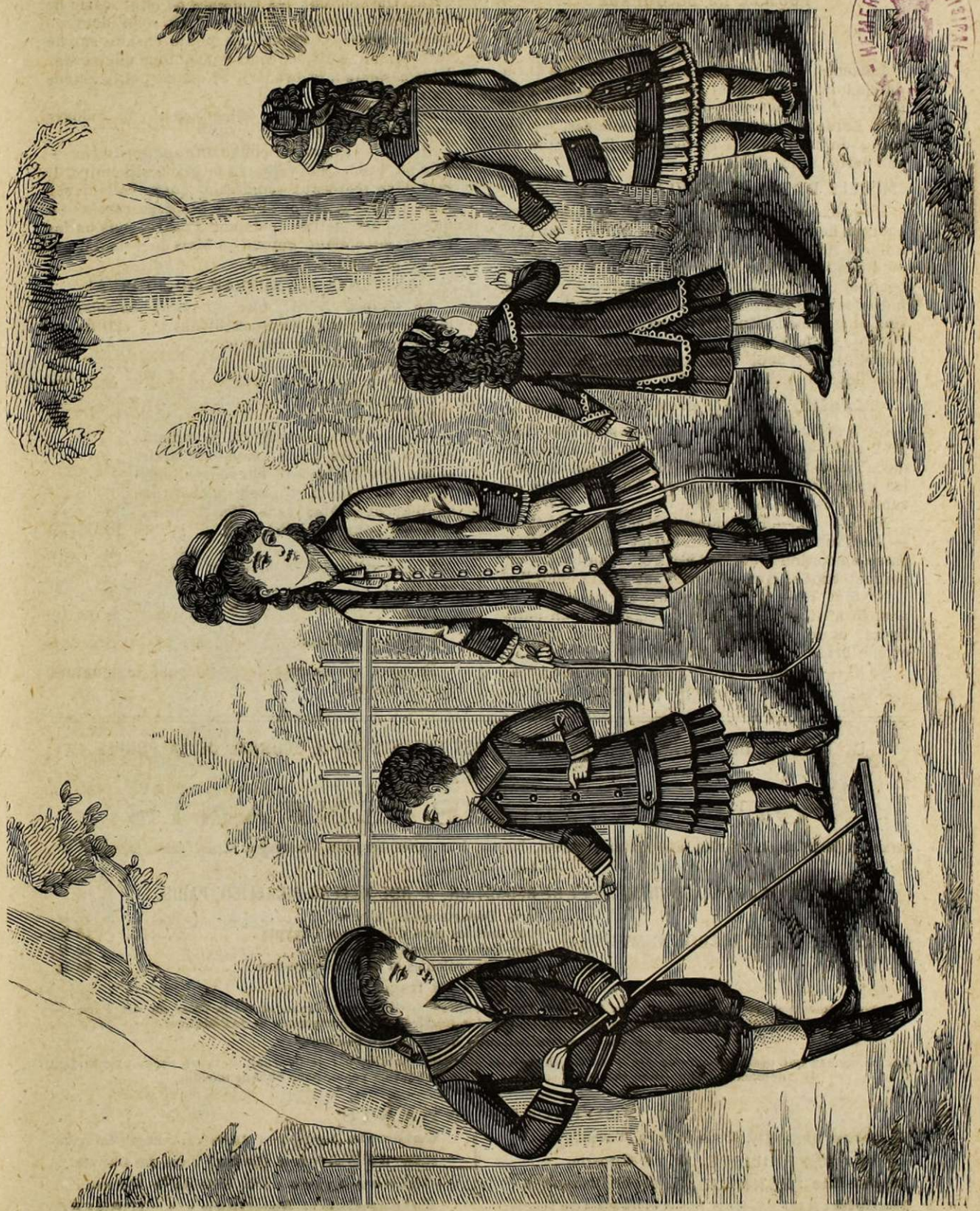
— Tout à fait, madame, la fermière m'a répondu de suite : « Emmenez-les, et que Dieu permette que tout cela se termine heureusement pour nous tous.

— Je l'espère aussi.... Je vous remercie, Suzette, dit madame de Bernay en congédiant sa femme de chambre.

Pendant ce temps, les enfants, laissés complètement libres, après avoir joué pendant un quart d'heure, s'étaient assis pour se communiquer les diverses impressions qu'ils avaient éprouvées depuis la veille.

GEORGES FATH.

(La suite au prochain numéro.)



FEUILLE DE DÉCOUPAGE

LE TRAIN DE PLAISIR

(4^e Planche.)

Locomotive et fourgon à bagages pour le train du chemin de fer, dont les divers wagons seront donnés successivement dans les prochains numéros. Lorsque ces pièces sont découpées, on les colle, du bas, sur un morceau de fort carton ou une petite bande de bois.

MODÈLE D'ABAT-JOUR OU VOILE DE LAMPE

Il est exécuté avec du tulle-torchon et des bouquets de fleurs découpées dans de la Perse ou Crettonne à rideaux. On choisit une branche de fleurs de dimension convenable, ou bien on compose ce bouquet en groupant plusieurs fleurettes près les unes des autres. Pour les coller sur le tulle on se sert de gomme fondue, ou mieux, d'un peu de collé de pâte. Il faut cinq ou six languettes pareilles à notre dessin, pour composer le voile de lampe; cela dépend de la dimension du globe.

PLANCHE BLEUE (Patrons pour poupées.)

N^{os} 1 et 2. — Modèles de corsets pour les bébés n^{os} 2 et 4. — Ils se font en coutil et d'une seule pièce; un petit galon est posé à cheval tout autour; les épaulettes sont composées d'un morceau de ruban de coton caoutchouté.

N^{os} 3, 4 et 5. — Pantalons pour ces mêmes bébés. — Le haut est garni d'un ourlet dans lequel on passe un cordon, et le bas est froncé au bord d'un poignet brodé, complété par une petite dentelle.

N^{os} 6 et 7. — Cols en broderie anglaise pour la poupée n^o 4. — L'encolure est garnie d'un petit liséré, et le col s'attache devant avec un bouton et une bride.

N^o 8. — Mouchoir brodé, pour la poupée n^o 4.

N^o 9. — Ecran brodé au point russe sur soie ou

satin. On combine les couleurs de la broderie de plusieurs manières, et suivant les soies dont on peut disposer. Cet écran se monte ensuite sur un fort carton, puis on coud tout autour une cordelière assortie à la broderie et quatre petits glands en soie.

N^o 10. — Pantoufle, à soutacher sur velours avec deux soutaches en soie.

N^o 11. — Pelote de poche dite *indispensable*. — Elle se brode sur velours, satin ou cachemire. Il faut deux morceaux semblables qui se collent sur deux ronds de cartons; entre ces deux cartons on enferme une petite épaisseur d'ouate, puis on les réunit en collant autour un biais de velours, qui sert à piquer les épingles.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée N^o 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds . . . 20 fr. »
 Paire de bas pour cette poupée. . . » 75
 Bottines à talons. 2 »
 Chapeau. 4 »
 Costume fillette 12 »
 Robe à traîne. 18 »

Le bébé incassable N^o 2, se tenant debout sur ses pieds, membres articulés, tête en biscuit, cheveux blonds frisés. Ce bébé a 45 centimètres de hauteur et coûte, sans être habillé. 30 »

Robe pour ce bébé. 10 »

Chapeau. 6 »

Souliers blancs ou bleus et chaussettes. 2 50

Le bébé incassable N^o 4, sans être habillé. 40 »

Le bébé du bébé. 8 »

Envoyer un mandat de poste pour le montant des demandes.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :
 Paris, Départements, Algérie 12 fr.
 Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte 16 fr.
 Etats-Unis et colonies françaises 20 fr.
 Amérique, colonies et pays d'outre-mer 24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London : ASHER, 13, Bedford St., Covent's Garden.

Lyon : M^{me} PHILIPPE, 29, rue Gasparin.

Marseille : BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

Madrid : BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) : JANINI, calle de Zaragoza.

Rio de Janeiro (BRÉSIL) : rua dos Ourives.

Buenos-Ayres : 135, calle de la Victoria.

Valparaiso et Santiago : L. TORNERO